

## HISTOIRE DE LA TOURAINE

# LA GUERRE DE 1870-1871 EN TOURAINE : UN NOUVEL ÉCLAIRAGE\*

Francine FELLRATH-BACART\*\*

### RÉSUMÉ

La guerre de 1870-1871 en Touraine nous offre un nouvel éclairage sur le conflit franco-prussien et notamment la cohabitation imposée aux Tourangeaux par les occupants prussiens. Les sources de l'ouvrage, jusqu'ici inédites en France, se composent de mémoires, journaux intimes, anecdotes rédigées par des témoins oculaires et enfin, de lettres. Elles permettent de découvrir des faits précieux, de rétablir des vérités parfois occultées et de mettre en lumière le comportement courtois et bienveillant des hauts gradés envers leurs hôtes temporaires.

### SUZAMMENFASSUNG

**Der 1870-1871 Krieg in der Touraine.** Dieser Krieg in der Touraine bringt uns eine neue Beleuchtung über den französischen preussisch Konflikt und nämlich über das den Einwohnern der Touraine von der Besatzung gezwungene Zusammenleben. Die Quelle des Werkes, die bisher nicht bekannt sind, bestehen aus Memoiren, Tagebüchern, Anekdoten, die von Augenzeugen erzählt worden sind, und Briefen. Sie erlauben, unbekannte Taten zu enthüllen und unerwartetes Benehmen von den Offizieren wie Höflichkeit und Wohlwollen.

### ABSTRACT

**The 1870-1871 war in Touraine.** The 1870-1871 war in Touraine sheds new light on the franco-prussian conflict in Touraine and particularly on a cohabitation imposed upon the French population by the occupying army in the area. Our sources, which have hitherto never been translated into French, consist of memoirs, diaries, accounts written by eyewitnesses and also letters, all of which enable the readers to discover invaluable facts and re-establish the truth about the prussian field officers, most of whom behaved in a courteous, kind way towards the people in and around our province.

---

\* *La guerre de 1870-1871 en Touraine. Un nouvel éclairage*, L'Harmattan, Paris, 2010.

\*\* Membre des Amis de l'Académie.

Ingo Fellrath est l'inspirateur, le principal artisan, le véritable auteur de *La guerre de 1870-1871 en Touraine. Un nouvel éclairage*. L'ouvrage était pratiquement achevé lorsqu'il nous a quittés, le 6 avril 2010.

Pourquoi a-t-il entrepris des recherches sur la guerre de 1870-1871 en Touraine ? En effet, de nombreux ouvrages y ont déjà été consacrés. Mais ils font l'impasse, et ce, jusqu'à nos jours, sur des récits écrits par ceux qui ont combattu dans notre région, les occupants prussiens. Les événements qu'ils racontent n'ont jamais été traduits en français. Ils n'ont pas été vécus de la même manière par les civils et les combattants des deux côtés. Par ailleurs, il n'y avait pas assez de recul pour que les uns et les autres en prennent connaissance alors. Voilà la raison pour laquelle il a abordé cette *affreuse guerre*, cette *guerre terrible* [les propres termes du Général Julius von Hartmann dans sa *Correspondance* pendant le conflit franco-prussien], en lisant les ouvrages édités en Allemagne sans omettre de rappeler ce qui tombe peu à peu dans l'oubli chez le profane. Ainsi, lorsque nous interrogeons des Tourangeaux dans diverses communes d'Indre-et-Loire afin de localiser, pour les photographier, les sépultures ou monuments commémoratifs honorant les soldats morts au combat pendant cette courte guerre de 1870-1871, combien de fois les avons-nous entendu répondre : «La guerre de 1870 ? C'est si loin tout ça ! C'est du passé !» ou bien : «Ah, bon, les Prussiens occupaient aussi la Touraine ?» !

Je ne vais pas parler du côté stratégique de la guerre, des bataillons, des régiments de cavalerie et d'infanterie qui sont passés par la Touraine – deux chapitres de notre ouvrage y sont consacrés –, je n'évoquerai pas non plus les combats – également mentionnés – qui s'y sont déroulés, non, je n'évoquerai que des passages qui mettent l'accent sur les relations humaines.

En Touraine, les combats ont été des épisodes d'un jour ou deux. En revanche, le cantonnement, les réquisitions, accompagnés de toutes sortes d'exactions, furent le lot quotidien pour certaines régions du département, et ce pendant des périodes variables mais pouvant atteindre environ deux mois. La Touraine a connu la présence de l'ennemi pendant la guerre, c'est-à-dire à partir de l'entrée des troupes à Château-Renault et à Villedômer, le 19 décembre 1870.

Les Tourangeaux de l'époque firent très vite une expérience à multiples facettes : les occupants étaient nombreux, ils étaient partout, ils étaient exigeants et pas toujours d'une courtoisie exquise. Il fallait les côtoyer, les

fréquenter même et trouver rapidement un *modus vivendi*. C'est cette cohabitation imposée que nous nous sommes proposés de présenter sous forme épisodique et anecdotique, et cela, comme je vous l'ai annoncé, à partir de sources allemandes. Ces sources sont des monographies consacrées aux unités impliquées dans les événements en Touraine, des lettres, des journaux intimes et des mémoires laissés par des témoins oculaires. Ces témoins constituent une élite, ce sont la plupart du temps des officiers, parfois des sous-officiers, tous plus ou moins francophones ou possédant au moins des rudiments de la langue française acquis depuis le début des hostilités et enclins à nouer un dialogue avec l'habitant. Certains sont des militaires de carrière, d'autres sont dans le civil médecin, magistrat, architecte, journaliste et futur musicologue, agronome, par exemple. Parmi eux, il y a même un écrivain qui invente une romance entre son ami Georg qui épouse à Tours une Française, nièce du vicomte de Perrier, sous-préfet à Tours ! Il réside dans une magnifique villa rue de l'Hospitalité, située sur les hauteurs [!] en face de la ville<sup>1</sup>...

Nous avons trouvé aussi des témoignages émanant d'hommes du rang. Ils sont parfois décevants car l'un évoque dans ses lettres principalement ses soucis familiaux, toutes ses pensées sont tournées vers son foyer, et un autre communique à sa famille surtout des données statistiques, le nombre d'habitants des villes traversées et le kilométrage parcouru. Une véritable description du pays et de ses habitants, la relation des expériences vécues font défaut.

Une fois entré chez le particulier, le soldat se met à tirer le plus grand profit de son séjour dans la maison, pour le formuler d'une façon neutre. Le sous-officier Legewitt sait illustrer ces propos, leur donner du relief. Avec une naïveté et une franchise déconcertantes, il décrit les usages qui se sont instaurés au cours de la campagne : *Personne n'en voudra aux soldats quand ils prennent la nourriture nécessaire si on ne la leur donne pas de plein gré. Oui, je vais plus loin, et je trouve qu'il n'y a rien à redire lorsque le soldat prend à l'habitant les vêtements qu'il porte sur lui quand les siens sont totalement déchirés. L'habitant peut se protéger contre les intempéries entre ses quatre murs tandis que le soldat doit sortir pendant la tempête, dans le froid, sous la pluie, de jour comme de nuit. Mais nos soldats vont beaucoup plus loin. Ils*

---

1. Ernst. Below, „Lehmupp“ *Beichte eines Schwadrons-Arztes von 1870/1871*, Berlin, 1896, p. 243 (*Lehmupp* est le cri de guerre et de ralliement en vogue au X<sup>e</sup> corps d'armée).

*prennent dans les maisons et les magasins ce qui leur plaît, tout entre dans la catégorie de la réquisition. Comme les soldats ne peuvent pas porter beaucoup et ne peuvent rien envoyer, cela ne représente pas grand-chose, mais ce qui est vraiment grave, c'est de jeter pêle-mêle, sans but, tous les ustensiles et tout le mobilier, c'est la casse et la destruction intentionnelles.*

Dans des centaines de villages sur la Loire presque tous les habitants quittaient leur maison en y laissant leurs biens à cause des combats passés ou à venir. Alors, les soldats ont considéré tout cela comme des biens abandonnés, les coffres et les armoires furent forcés, les affaires furent éparpillées, portes et fenêtres servaient de combustible, meubles, lits, vêtements, etc. servaient à construire des barricades. On ne peut s'imaginer l'état d'un endroit après le saccage par les soldats. Pour rire, certains revêtaient des habits élégants de femme pour jouer à la maîtresse de maison, d'autres apparaissaient en costume civil de qualité, coiffé d'un haut-de-forme, et faisaient le bourgeois français. C'est une vraie chance si une maison, après que les soldats l'ont quittée, ne flambe pas car souvent, après une alerte inopinée, un grand tas de bûches brûle encore dans les cheminées et dans les fourneaux<sup>2</sup>.

Le leitmotiv des témoignages recueillis est forcément l'écart de conduite de l'ennemi. Mais, à côté, nous avons constaté des comportements auxquels on s'attend moins : l'occupant s'est parfois bien tenu et l'occupé l'a parfois bien accueilli, les exemples ne manquent pas. Ainsi, dans notre ouvrage, des scènes de cantonnement paraissent dans l'ordre chronologique, d'autres sont évoqués dans le contexte des différents chapitres intercalés.

Repartons 140 ans en arrière et rendons-nous à Château-Renault le 19 décembre 1870 pour analyser deux *Scènes de cantonnements* : C'est le Docteur Richter, attaché en tant que médecin militaire à l'état-major du X<sup>e</sup> corps d'armée, qui raconte dans son livre *Kriegs-Tagebuch eines Sanität-offiziers beim Stabe des General-Commandos des X. Armeecorps aus den Jahren acht hundert siebenzig – acht hundert ein und siebenzig* :

*Je trouvai d'excellents quartiers chez une famille de vieille noblesse, d'origine écossaise, dont les ancêtres avaient émigré en France avec la malheureuse Marie Stuart. Je fus reçu par le maître de maison, aristocrate cultivé,*

---

2. Karl Legewitt, *Feldpostbriefe eines 79<sup>ers</sup> Erinnerungen an des Feldzug 1870/1871*, Essen, 1900, p. 57 (Souvenir d'un officier du 78<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie de Hanovre).

*d'une façon très prévenante. Il s'étonnait au plus haut degré du fait que non seulement la plupart de nos officiers, mais aussi nombreux soldats ne savaient pas seulement se faire comprendre en français, mais le parlaient couramment. Son étonnement et son respect augmentèrent encore lorsqu'il put s'entretenir aussi en anglais avec un soldat cantonnant chez lui, langue que je maîtrisais à l'époque encore assez bien.*

Ce soldat était un jeune employé de commerce qui avait travaillé pendant un certain temps dans une maison londonienne et était rentré juste avant que la guerre éclatât pour accomplir son service militaire d'un an, en tant que volontaire, dans le 92<sup>e</sup> régiment d'infanterie (de Brunswick).

Le docteur Richter poursuit : *Bientôt, le vieux monsieur vint me voir pour me demander s'il pouvait admettre le jeune homme à notre table, et il chercha par la suite à nous rendre à tous deux le séjour dans sa maison aussi agréable que possible. Lorsque je lui offris de prendre le volontaire qui était très gentil, modeste et instruit, dans ma chambre puisque, étant donné le grand nombre de soldats qui cantonnaient déjà chez lui, on ne pouvait lui donner une chambre pour lui seul, les deux personnes âgées en furent contentes, comme si j'accordais cette faveur non pas à quelqu'un qui leur était totalement étranger, mais à leur propre fils ou à un parent proche et cher<sup>3</sup>.*

Toujours à Château-Renault, du 20 décembre au 22 décembre. *Le narrateur est le docteur Hantel*; il écrit dans son ouvrage consacré aux années de guerre 1870-1871 :

*Je cantonnai avec le chef d'escadron et le lieutenant von Gustedt chez M. Gaudier, riche propriétaire de tannerie, chez qui il faisait bon vivre. M. Gaudier habitait une maison somptueusement aménagée. Il nous avait installés dans de belles chambres avec d'excellents lits et nous régala de très bons déjeuners et dîners, accompagnés de vins exquis, comme nous n'en avions jamais goûté jusqu'alors chez un particulier.*

*Nous passâmes les deux soirées de notre séjour à Château-Renault, après avoir dîné entre six et huit heures en compagnie de M. Gaudier et de son épouse, à causer agréablement au salon devant la cheminée allumée. Nous nous entretînmes longuement de la situation en France, interrompus de*

---

3. C. Richter, *Kriegs-Tagebuch eines Sanitätsoffiziers beim Stabe des General-Commandos des X. Armeecorps aus den Jahren 1870-1871*, Rathenau, 1892, p. 284.

*temps à autre par l'arrivée de messages militaires destinés à notre capitaine. Nos charmants hôtes, d'un âge avancé, semblaient éprouver une satisfaction particulière à pouvoir médire à cœur joie de M. Badinguet [surnom donné à Napoléon III]. Bien entendu, leur conviction inébranlable, c'était que la bonne et noble France avait été trahie et qu'elle nous avait été vendue<sup>4</sup>.*

*Le 22 décembre, le détachement prit la route d'Herbault, par un vent nord-est glacial et de face, agrémenté d'une tempête de neige, pour s'arrêter à mi-chemin à Saint-Nicolas-des-Motets. Le docteur Hantel se mit à l'abri dans la ferme de la Reverdière qui appartenait à M. Gaudier. Ce dernier, prévenu du lieu de cantonnement, avait eu la politesse ou la prudence d'y envoyer d'avance du vin et des provisions<sup>5</sup>.*

Voici à présent deux extraits du sixième chapitre intitulé : *Noël 1870*, mettant en relief des passages qui ne sont pas sans rappeler le soir de Noël 1914.

Sur tous les fronts, à l'approche de Noël 70, une période de trêve semblait avoir été tacitement observée... Ce n'est que le 27 décembre que les hostilités reprirent dans la région...

Von Voigts-Rhetz, général en chef du 10<sup>e</sup> corps résidant avec son état-major à l'hôtel, décida – nous le savons par sa correspondance – de fêter Noël, même à Blois, selon la coutume allemande<sup>6</sup>, avec un sapin décoré, des bougies et des cadeaux tirés au sort. Il ordonna de préparer des gâteaux spéciaux pour tout le corps d'armée, le fameux Stollen allemand qui n'est fabriqué que pour cette fête, et chargea le lieutenant von Podbielsky de veiller à l'exécution de cette tâche un peu difficile<sup>7</sup>.

D'autres officiers de son entourage s'employaient à tresser des guirlandes pour l'arbre de Noël. Il n'était d'ailleurs pas facile de s'en procurer un en ville, mais il était aussi exclu de s'en passer. Les camarades du volontaire Hügelmeyer trouvèrent une solution expéditive : tard dans la soirée du 23 décembre, un dragon grimpa dans un des sapins géants près du château et en

---

4. G. Hantel, *Aus dem Sieges-Jahre 1870/1871. Kruegsfahrten eines Truppenarztes beim X.Armeekorps, 2. Hannoverschen Dragoner-Regiments Nr. 16*. Elbing, 1885, p. 231.

5. G. Hantel, *op. cit.*, p. 231.

6. Dr. A. von Voigts-Rhetz, *Briefe des Generals der Infanterie von Voigts Rhetz*, Berlin, 1906, p. 254.

7. *Ibid.*, p. 251 s.

coupa la cime au sabre ! Les jours suivants, des Blésois vinrent commenter ce vandalisme qui ne pouvait être imputé qu'aux *maudits Prussiens*<sup>8</sup>.

Les moins gradés et les hommes de troupe avaient, comme d'habitude, leurs quartiers chez l'habitant. Parmi eux, le jeune Julius Hügelmeyer – il a à peine vingt ans – et trois de ses camarades du 9<sup>e</sup> régiment de dragons, logés du 23 décembre jusqu'au 5 janvier chez un cultivateur du nom de Hémerly, en face de la caserne de gendarmerie. Le foyer se composait du patriarche, encore bien alerte, de sa fille âgée d'environ soixante-cinq ans et de son arrière-petite-fille, une demoiselle de seize ans :

*Installés chez ces gens merveilleux d'une façon aussi confortable que possible, nous préparions les fêtes. Bientôt, nous y étions comme les enfants de la maison. Nos hôtes disaient qu'ils voulaient bien nous garder tous les quatre encore pour longtemps, pourvu qu'il n'y en eût pas d'autres placés d'office. C'était d'autant plus admirable qu'ils ne vivaient apparemment pas dans l'opulence. De notre côté, nous avons fait notre possible pour leur rendre notre cantonnement supportable*<sup>9</sup>. Le 24 décembre, Hügelmeyer acheta pour ses camarades et ses *chers hôtes* des cadeaux qu'il plaça sous l'immense sapin de Noël, résultat du larcin sur la voie publique. Le soir venu, les bougies furent allumées, les guerriers, mains jointes comme pour la prière restèrent muets d'émotion devant le spectacle. Ensuite, chacun déballa ses cadeaux, y compris la famille Hémerly, visiblement émue par cette cérémonie. Puis, tout le monde se prit par la main, les Hémerly parmi les quatre militaires qui entonnèrent des chants de Noël, commençant par le cantique luthérien *Vom Himmel hoch, da komm ich her* [«Je viens à vous du haut des cieux»], tournant autour du sapin, selon la coutume, jusqu'à ce que les bougies fussent consumées. Ces moments d'intense communion passés, le service reprit. Les trois camarades s'en allèrent s'occuper des chevaux dans les écuries de la caserne de gendarmerie. Hügelmeyer, pendant ce temps, eut une surprise qui le marqua pour toujours : *Le vieux monsieur Hémerly me prit une main, sa fille, dont j'ai oublié le nom, l'autre, et me demanda si je voulais leur rendre un service. Je répondis : bien volontiers, si je le pouvais. Ils voulaient que je leur fasse une promesse : si jamais quelque chose m'arrivait pendant la campagne ou pendant le temps*

---

8. Julius Hügelmeyer. Im Feldzuge 1870/1871. *Feldzugerinnerungen und Selbsterlebtes eines Einjährig-Freiwilligen des 1. Hannoverschen Dragoner-Regiments Nr.9*. Hannover-Leipzig, 1906, p. 226.

9. *Ibid.*, p. 226.

*que je me trouverais en France, une blessure, une maladie ou n'importe quoi, je retournerais tout de suite chez eux et considérerais leur maison comme la mienne*<sup>10</sup> [le terme employé est « *Heimat* », qui signifie patrie, pays natal]. Nous sommes à peine étonnés d'apprendre plus loin que la famille Hémerly s'inquiéta beaucoup – ce sont les camarades qui le rapportent – lorsque le jeune Hüggelemeyer dut partir à huit heures du soir porter un ordre au général Dieringshofen à Herbault et revint la même nuit à deux heures du matin. Et lorsqu'un abcès au cou lui *cause des soucis en raison du grand froid*, c'est la grand-mère qui le soigne, avec succès d'ailleurs. Quoi de plus naturel alors que les larmes coulèrent chez ses hôtes quand il fallut se dire adieu au matin du 5 janvier...

Hüggelemeyer était conscient d'avoir vécu une expérience exceptionnelle qu'il tenait à livrer à la postérité, sans doute pour démontrer que *parmi les Français, eux aussi, il y avait de braves gens*<sup>11</sup>.

Le soldat Hermann Tiemann, qui fait partie de la 1<sup>re</sup> compagnie du 78<sup>e</sup> Régiment d'infanterie, arrive à Blois le 24 décembre pour les jours de repos. Voici ce qu'il écrit dans son récit paru 25 ans après la guerre : *Mes quartiers, que j'avais à partager avec trois camarades étaient situés sur la Place de la Concorde, à peu près au centre-ville. Notre hôte, employé subalterne au tribunal, était un célibataire qui vivait avec ses deux sœurs plus âgées. Une jolie pièce nous était réservée au deuxième étage de la maison avec des espaces pour y dormir et vue sur la place. Nous avions tout lieu d'être satisfaits de notre condition.*

L'après-midi, ils se promènent dans Blois afin de dénicher un petit sapin : *nous voulions fêter la nuit de Noël à la manière allemande, même si nous étions à l'étranger.* Ils achètent un petit sapin auprès d'un jardinier qui leur coûte 3 francs 75 centimes, des gâteaux dans une pâtisserie, se procurent des bougies et, *rayonnant de joie*, repartent dans leurs quartiers. En chemin, raconte Tiemann, ils rencontrent le chef de la compagnie qui leur dit : « *C'est bien, les enfants, que vous souhaitiez fêter un Noël allemand en France.* »

*Le soir tombé, nous allumâmes les bougies sur notre sapin et la lumière brilla de toute sa splendeur dans la nuit, attirant de nombreux camarades qui passaient par là, si bien que notre chambre se remplit de plus en plus. Nous*

---

10. *Ibid.*, p. 229.

11. *Ibid.*, p. 233.



*allâmes aussi chercher notre hôte et ses deux sœurs, qui, étonnés de voir cet arbre, ne savaient manifestement que dire. Nous, les Allemands, nous sentions si émus, la scène était si festive et pourtant si mélancolique que plus d'un en eurent les larmes aux yeux. Nos pensées allèrent vers le pays natal où, au même moment, les chandelles brillaient sur les arbres de Noël. D'une seule voix nous entonnâmes „Von Himmel hoch da komm' ich her“<sup>12</sup> Jamais auparavant le Salut de l'Ange, Honneur à Dieu dans les cieux, ne m'avait paru aussi émouvant. C'était comme si l'air résonnait des paroles : « Paix sur la terre, paix ! » Oui, la paix, c'était la seule chose que nous souhaitions alors. [...] Notre fête de Noël fit grande impression sur notre hôte et ses deux sœurs ; ils avaient vu que nous n'étions pas des barbares. Comme nous avions fêté le Noël allemand, nous allions fêter le Noël français avec de braves gens qui, contraints de nous héberger, nous offraient quand même du vin chaud et des gâteaux.*

Hermann Tiemann raconte des faits semblables à ceux que le jeune Hügelmeyer a vécus et qu'a pu observer de son côté le Dr Hantel. Ces quelques scènes se sont déroulées dans deux départements voisins, parce que les aléas de la guerre ont fait que le X<sup>e</sup> corps s'est retiré provisoirement de l'Indre-et-Loire après le 21 décembre. Rien n'empêche de penser que des scènes identiques auraient pu se dérouler de la même manière en Touraine.

Le 24 décembre, le général Hartmann, qui est entré à Tours le 19 janvier, se rend dans une ambulance à Blois où sont soignés les officiers du 9<sup>e</sup> régiment de uhlands, gravement blessés dans le combat devant Tours. Il leur remet une croix de fer. Le plus jeune d'entre eux, l'aspirant von Boddien, qui avait perdu un œil par balle, se mit à pleurer et saisit la main du général. Hartmann avoue que cette scène l'a profondément bouleversé. Le lendemain, jour de Noël, il assiste à l'inhumation des deux officiers du régiment tombés au même combat : *Ce fut un moment de grande mélancolie. Le froid était vif et tranchant comme une lame. Les cercueils tout simples, pas de musique, le petit cortège se gelait. Le cimetière était incroyablement désolé, seulement planté de cyprès.*

J'en viens à présent au chapitre 10, intitulé : *Julius von Hartmann, un général humain.*

---

12. *Je viens à vous du haut des cieux.*

Parmi les militaires qui ont séjourné en Touraine, le général von Hartmann occupe en effet une place à part : c'est le seul officier prussien à qui Mgr Chevalier reconnaît expressément des qualités d'homme de bien. Il dit de lui que *sa modération éclata en toute circonstance*<sup>13</sup>, et lorsque l'archevêque de Tours écrit dans une lettre à Hartmann : *Vous avez la réputation d'un général humain, c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de vous*, Mgr Chevalier confirme que *cet éloge était réellement mérité*<sup>14</sup>. C'est aussi un bel exemple d'objectivité dont nous gratifie le prélat qui, ailleurs, donne libre cours à sa hargne contre l'envahisseur.

Une semaine après l'arrivée du général à Tours le 19 janvier, la relative bonne entente entre l'occupant et l'occupé vole en éclats en raison d'une demande de contribution imposée à la ville par le prince Frédéric-Charles lui-même qui charge le général Hartmann de l'exécution de son ordre. Je ne vais pas parler de cette affaire que Mgr Chevalier relate dans les moindres détails dans son ouvrage.

Comment le général Hartmann a-t-il vécu ces moments de tension ? Mal, nous le savons grâce à sa correspondance. Il écrit le 27 janvier ces phrases surprenantes : *Je ne suis pas en état de mener plus longtemps cette guerre avec ses contributions, chantages, exécutions et dévastations. – J'aimerais passer ici le temps que durerait un armistice, dans cette région merveilleuse et en compagnie de gens agréables qu'on y trouverait*<sup>15</sup>. Un militaire prussien qui en a assez de la guerre ? Ce phénomène n'est pas fréquent et mérite que l'on se penche sur la personnalité du général Hartmann. (Nous avons puisé les détails de sa biographie dans *l'Allgemeine Deutsche Bibliothek*.)

C'était le fils de Julius Hartmann, général d'artillerie, personnage légendaire au royaume de Hanovre, qui avait combattu sous Wellington en Espagne. Anobli par le roi George V de Hanovre (1851-1866), il devint Sir Julius Hartmann. Ayant perdu sa mère, l'éducation du petit garçon fut confiée à un pasteur pendant sept ans. Quand il eut l'âge d'entreprendre des études universitaires, il aurait aimé se tourner vers la théologie, mais son père décréta qu'il serait soldat et le fit entrer dans un régiment de hussards de l'armée prussienne car

---

13. Mgr C. Chevalier. *Tours capitale. La délégation gouvernementale et l'occupation prussienne (1870-1871)*, Tours, 1896, p. 263.

14. *Ibid.*, p. 266.

15. Julius von Hartmann, *Briefe aus dem deutsch-französischen Kriege 1870-1871*, Kassel, 1893, 141 p.

les perspectives d'avancement n'étaient pas prometteuses dans l'armée hano-vrienne. Hartmann fréquenta l'école de guerre et servit dans différents états-majors, assura au ministère des missions de réorganisation de l'armée et occupa des postes de commandeur de régiment et de brigade. Pendant la guerre Austro-prussienne de 1866, il commanda une division de cavalerie de réserve. En 1870, il fut nommé commandeur de la 1<sup>re</sup> division de cavalerie, nomination qu'il commenta *a posteriori* en des termes qui laissent entrevoir son enthousiasme limité : *Quand la guerre éclata, on m'a mis de nouveau une division de cavalerie sur les bras*<sup>16</sup>. Au moment où nous le rencontrons en Touraine, le général, âgé de cinquante-trois ans, est usé par cinq mois de campagne. La prise de Tours n'avait pas signifié du répit, au contraire. Il estima sa situation explosive. Il écrit : *Je suis, pour ainsi dire, assis sur un baril de poudre, et Je suis en permanence sur le qui-vive*<sup>17</sup>. Il sait que l'ennemi rôde, il a gardé en mémoire le chiffre de trois mille républicains que compterait la ville de Tours. Ils pourraient se soulever, mettant en difficulté sa petite troupe d'occupation. La nuit, il est souvent dérangé par l'arrivée de dépêches urgentes qui nécessitent la rédaction d'ordres écrits. Son corps réagit à l'épuisement physique et moral par des accès de fièvre et de l'amaigrissement. Il se déclare *worn out*, au bout du rouleau, rongé par un phénomène de stress, dirions-nous peut-être, et par l'abattement qui s'accroît, provoqué par l'appréhension de la mort imminente d'une sœur bien-aimée. *J'ai besoin de me mettre les nerfs au repos*, écrit-il encore le 27 janvier. Trois jours plus tard, il communique à son épouse une décision importante : il demandera, une fois l'armistice signé, d'être relevé de son commandement et l'autorisation de retourner en Allemagne, pour raisons de santé, car ses *forces furent insuffisantes pour endurer cette guerre terrible*<sup>18</sup>. Hartmann soumet effectivement sa demande de rapatriement à son supérieur, le prince Frédéric-Charles, qui lui enjoint, par lettre personnelle et de la façon la plus pressante, de la retirer. Hartmann, l'officier dévoué et discipliné, obéit. Il compte désormais se refaire une santé pendant l'arrêt momentané des hostilités. Une circonstance salubre l'y aidera : ses responsabilités diminuent considérablement à partir du 4 février, jour où les régiments du X<sup>e</sup> corps entrent à Tours. La ville passe sous l'autorité de Voigts-Rhetz, la division de cavalerie

---

16. *Ibid.*, p. 148.

17. *Ibid.*, p. 136 et p. 139.

18. *Ibid.*, p. 142.

est envoyée cantonner dans le sud du département. Quatre jours suffisent pour qu'il reprenne des forces : *Je vais déjà beaucoup mieux, le phénomène des états fiévreux qui ne me quittaient plus a tout à fait disparu depuis que mes nuits sont plus tranquilles et que la situation globale s'est calmée*<sup>19</sup>. Le 3 mars, c'est le rétablissement complet : *Je vais bien, le climat divin de ce beau pays m'a extraordinairement revigoré. J'ai l'impression que je n'ai jamais respiré avec autant d'aise*<sup>20</sup>. Mais ces lettres écrites entre le 23 décembre de Blois et le 9 mars – il est à nouveau à Blois, cette fois sur le chemin de l'évacuation – révèlent bien plus qu'un homme qui plie sous le poids des responsabilités. Nous découvrons un militaire avec une dimension intellectuelle et spirituelle, et ce malgré les coupes dans la correspondance qui semblent avoir éliminé des propos jugés trop personnels, trop politiques, trop intimes par la famille qui a publié ces lettres quinze ans après la mort du général. Car coupes il y a, des suites de tirets le suggèrent. Il en reste cependant des fragments qui donnent un aperçu de sa personnalité, de ses vues, de sa sensibilité. Ce qui est étrange, inconcevable même, c'est l'absence de toute réaction à la proclamation de l'empire allemand qui eut lieu le 18 janvier 1871 à Versailles, l'apothéose de la politique d'unification de Bismarck, but recherché de cette guerre. Nous imaginons que le général ait pu formuler quelques critiques à propos de l'évolution politique et militaire, et il en reste une trace : *Après Sedan, l'opinion publique en Allemagne a poussé nos hommes politiques dans cette guerre contre toute la puissance nationale de la France. C'est seulement maintenant [20 janvier] que l'on s'en rend compte et on ne sait en maîtriser les conséquences. [...] Que Dieu nous aide à faire la paix*<sup>21</sup>. Déjà à la mi-décembre, la continuation des hostilités lui avait inspiré ce soupir : *Que Dieu veuille y mettre un terme ! On n'a pas idée de la détresse et de la misère noire qui se répand dans ces régions où la guerre passe et repasse depuis des mois*<sup>22</sup>. Plusieurs fois, son regard se tourne vers Paris, il sait que la capitale détient la clé de l'issue du conflit. Peut-on la faire capituler ou non ? *Tant que là-bas, rien n'est décidé, la tension restera et on continuera à se battre et à s'égorger. Cette affreuse guerre en a fait une besogne quotidienne*<sup>23</sup>. Mais cette lassitude de la

---

19. *Ibid.*, p. 147.

20. *Ibid.*, p. 157.

21. *Ibid.*, p. 137.

22. *Ibid.*, p. 114.

23. *Ibid.*, p. 135.

guerre n'est qu'une facette du personnage. En même temps, le militaire sensible aux décorations se manifeste. Il demande à son supérieur de bien vouloir accorder plus de reconnaissance à sa division, car *on n'estime que bravoure et distinction dans la mêlée de la bataille ; l'activité incessante de la cavalerie dans cette guerre n'est pas appréciée à sa juste valeur*<sup>24</sup>. Les généraux de l'infanterie et de l'artillerie ne sont pas seulement décorés de la Croix de fer, première et deuxième classe, mais on leur a déjà décerné, par-dessus le marché, la nouvelle décoration "pour le mérite". Amour des breloques, certes refoulé, d'un côté et une religiosité profonde, de l'autre, cohabitent chez ce militaire. Le général voyage avec la Bible dans ses bagages. Privé d'office religieux le Jour de l'An en raison de dépêches urgentes à expédier, il lit le psaume 91, son préféré, celui qui porte le titre de « Sous les ailes divines. » Le 1<sup>er</sup> février, la troupe d'occupation organise une cérémonie religieuse en plein air dans le centre de Tours. Hartmann y assiste naturellement : *Nous avons remercié Dieu pour toutes ces merveilles qu'il fit pour nous. Le pasteur avait choisi le psaume 126 pour thème de son sermon. Tu seras de mon avis qu'aucun autre psaume n'aurait pu rendre mieux les sentiments que nous éprouvons tous*<sup>25</sup>. Le général réagit en connaisseur : ce psaume peut s'appliquer à la situation du vainqueur qui a « semé dans les larmes et moissonne en chantant », pour qui Dieu fit des « merveilles. » Il voit dans la victoire de son camp un signe de Dieu. Cependant, il faut aussi mentionner que maintes fois, il invoque Dieu pour que cesse la guerre, pour que revienne la paix, ce qui surprend agréablement chez un militaire. La mort de sa sœur dont la nouvelle lui parviendra trois semaines plus tard, le précipite dans l'introspection, et nous devinons un début de crise morale chez lui : *J'ai l'impression que le poids de la vie est trop lourd, et je voudrais me courroucer contre le fait que l'on m'en a mis trop sur le dos. Beaucoup de choses ont perdu leur valeur pour moi, des choses auxquelles on attache généralement de l'importance. Et de ce que j'ai appris à estimer pour toujours, j'en subis à nouveau, par la mort de Marie, une perte des plus cruelles*<sup>26</sup>.

Pour cerner davantage la personnalité du général Hartmann, il faut examiner aussi sa vie extérieure, ses fréquentations. Hélas, sa vie mondaine semble avoir été bien restreinte. Bien entendu, il y a les banquets organisés

---

24. *Ibid.*, p. 139.

25. *Ibid.*, p. 143.

26. *Ibid.*, p. 154.

pour les officiers supérieurs, mais il ne s'attarde pas à en faire le récit. Deux noms sont cités, son aide de camp, le baron capitaine von Eickstädt-Peterswaldt et le commandant von Prillwitz avec qui il semble avoir eu de bonnes relations. Nous n'apprenons rien sur des contacts suivis avec des notables locaux. Le maire lui rend une visite de courtoisie, le 9 février, avant qu'il ne parte à Bordeaux siéger à l'Assemblée, c'est tout. Un seul personnage revient plusieurs fois : M. Lee, l'Américain qui dirige une ambulance internationale. Hartmann a fait sa connaissance à Monnaie, juste avant d'occuper Tours. Cette première rencontre l'a enchanté : *Le commerce avec un homme d'une telle expérience, d'une telle conception de la vie fut un vrai réconfort. C'est un riche propriétaire de mines de charbon à Baltimore et il vit à Tours depuis deux ans pour éduquer ses deux jeunes enfants*<sup>27</sup>. Le général aimerait bien aller chez lui, mais il craint de compromettre le statut de personnage neutre de Mr Lee. Trois jours plus tard, il le revoit. Il l'appelle déjà *l'ami Lee* et se réjouit de sa venue qui rompt son isolement. Hartmann se sent claustré à l'Hôtel de l'Univers, son quartier général, qu'il ne peut quitter parce qu'il doit être joignable à tout moment. Une autre visite est attestée le 25 janvier : Lee est en compagnie de sa fille de onze ans, *une ravissante petite créature d'un caractère attachant*<sup>28</sup>. Début février, lorsque l'Américain désire aller à Paris, Hartmann lui fournit un sauf-conduit. À son retour, Hartmann lui demande s'il croit que Jules Favre (ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement provisoire) resterait *master of the situation*. Lee qui a fréquenté à Paris l'ambassadeur des États-Unis et glané toutes sortes de renseignements, répond qu'à son avis, *necessity is master of the situation* ; la reprise des hostilités serait impossible pour les Français<sup>29</sup>. Avis qui s'avérera juste. Les échanges avec Lee dureront jusqu'au dernier soir à Tours qu'il passe d'ailleurs dans son *drawing-room* confortable, en compagnie du comte Philipp von Eulenburg, jeune sous-lieutenant des dragons de la garde et aide de camp. (Bel esprit qui évoluera, quelques décennies plus tard, dans l'entourage immédiat de l'empereur Guillaume II.)

Il reste à évoquer plus en détail un trait sympathique chez ce général atypique, c'est son engouement pour la Touraine et ses habitants. Nul autre n'en a fait un véritable sujet d'étude comme lui. *Je t'écris de l'Eldorado de*

---

27. *Ibid.*, p. 136 s.

28. *Ibid.*, p. 141.

29. *Ibid.*, p. 150.

la France, écrit-il à son épouse le 20 janvier. Plus loin : *Tours est une très jolie ville*. Il se répète : *Tours est charmant, extrêmement joli*. Une suite de compliments enthousiastes, en somme, la réaction immédiate d'un premier regard. Un mois plus tard, il explorera la ville d'une façon plus systématique : *Avant-hier [20 février], j'ai fait une très longue promenade en compagnie de notre pasteur à travers les quartiers anciens de la ville. Nous y avons trouvé de très nombreux restes, merveilleusement beaux, de l'architecture ancienne. – Il y a vraiment un nombre infini de choses qui se concentrent dans ce coin de la terre pour le rendre agréable : la grâce et la richesse du paysage, l'élégance de la ville nouvelle et l'intérêt de la ville ancienne*<sup>30</sup>. La dislocation de sa division donne l'occasion à Hartmann de se déplacer dans le département pour raisons de service, bien entendu, mais à la lecture de ses lettres, il appert que c'est moins l'inspection des troupes qui l'intéresse mais plutôt le patrimoine tourangeau. Ainsi, il passe en revue le 3<sup>e</sup> régiment de cuirassiers cantonné à Montlouis et Amboise, fait mentionné en trois mots. En revanche, la visite du château d'Amboise et de la chapelle Saint-Hubert occupe quinze lignes. Il y traite de tout, des rois qui y ont séjourné et de l'exil d'Abd el-Kader, de la fonction de la tour Hurtault : *à l'intérieur une voie praticable en voiture pour monter*, du style de la chapelle : *plutôt dans un style de transition, davantage gothique que Renaissance*. Il se procure même deux images, du portail et de l'intérieur, qu'il joint à sa lettre pour illustrer ses explications<sup>31</sup>. Curieusement, il omet de parler de Léonard de Vinci dont le souvenir hante ces lieux. N'a-t-il pas vu de loin le Clos-Lucé ? Pourtant, il a visité le château une deuxième fois, le 8 mars, quand il était sur le chemin de l'évacuation du département. Il a également admiré à nouveau la chapelle Saint-Hubert, appelée le *joyau parmi tous les édifices ici*. Puis, il a poussé la promenade jusqu'à l'emplacement du château du duc de Choiseul, dont il relate brièvement l'histoire et sa fin, sa destruction par la bande noire. Il est monté, cela va de soi, à la Pagode et s'est réjoui du beau panorama<sup>32</sup>.

Une autre fois, lors d'une de ses *excursions pour inspecter certains escadrons de différents régiments*, il découvre *un autre coin très intéressant*, sans nous préciser le nom des localités : *En tout cas, au sud de la Loire, sur*

---

30. *Ibid.*, p. 153.

31. *Ibid.*, p. 153 s.

32. *Ibid.*, p. 163.

le plateau entre le Cher et l'Indre, les Français ont possédé, à l'époque de leurs guerres contre les Anglais, de vastes fortifications et d'ouvrages de défense. On en voit les vestiges à différents endroits. Le plateau lui-même est stérile et désert. Le sol rocheux n'est recouvert que d'une mince couche d'humus. Là où cette dernière le permet, on voit la culture de la vigne et des taillis, mais cela confère à peine une apparence de fertilité et d'opulence au pays. En revanche, dès qu'on s'approche des vallées, on est ravi de l'opulence et de la richesse de la contrée. C'est une alternance de jardins, de parcs, de villas et de châteaux, et la vue sur la rivière et les terrains bas est magnifique<sup>33</sup>. Il remarque aussi des ouvrages techniques, la canalisation des rivières et le système de régulation pour protéger les vallées contre les crues, mais s'étonne du fait que la Loire ne soit pas aménagée pour la navigation fluviale comme le sont le Rhin et ses affluents<sup>34</sup>. Il chevauche le long de la rive droite et visite deux châteaux, peut-être celui de Luynes et Cinq-Mars-la-Pile. De l'étage supérieur, il domine du regard la contrée, sa richesse et ses cultures, ce qui lui fait dire : *La Touraine mérite de plein droit d'être appelée « le jardin de la France »*. La population, elle aussi, est avenante et civilisée<sup>35</sup>. Vers la fin de son séjour, il a su s'arranger un véritable jour de fête. Le 2 mars, Hartmann, le général von Stiehle (chef d'état-major de la II<sup>e</sup> armée) et le capitaine von Merkel prennent ensemble le train pour Chenonceau. Visite du château : *fort beau château dans le style Renaissance, très bien conservé et restauré*, note Hartmann, *résidence de la maîtresse d'Henri II, la belle Diane de Poitiers, et plus tard de sa veuve, Catherine de Médicis*. Puis, ils se rendent à Loches, en voiture découverte, où ils déjeunent en compagnie des officiers du 9<sup>e</sup> régiment de uhlans. Ils portent des toasts à la santé de Hartmann dont c'est le cinquante-quatrième anniversaire. De trois heures à cinq heures moins le quart, il visite la ville qui le fascine au plus haut degré : *Loches, c'est le summum de la Touraine, merveilleusement située sur les bords de l'Indre et pourvue d'une richesse en Chef d'œuvres [sic] architecturaux, comme je n'en ai jamais vu de semblable concentrée en un espace si réduit*<sup>36</sup>. Ce féru d'architecture qui ne passe jamais devant une église de village sans relever qu'elles ont des portails des plus beaux se pose une question de fond : *Je ne comprends pas*

---

33. *Ibid.*, p. 151 s.

34. *Ibid.*, p. 149.

35. *Ibid.*, p. 152.

36. *Ibid.*, p. 157.



*pourquoi les architectes et artistes ne viennent pas plus souvent ici, car je n'ai jamais trouvé nulle part une telle multitude de détails sur les frises, les chapiteaux, dans les ornements etc., etc., ni à Dantzig ni à Nuremberg ni ailleurs, comme ici en Touraine. Et partout cette prospérité et ce bon goût*<sup>37</sup> ! Avant de partir, le général résume, on ne peut plus clairement, en quoi a consisté son activité préférée dans la région pendant l'occupation : *On ne foule pas seulement un sol extrêmement riche sur les « bords fleuris de la Loire », on se familiarise aussi avec une contrée choyée par une culture séculaire qui y a élevé ses édifices. On trouve ici des restes d'architecture de toutes les époques de l'Europe occidentale réunis, et ce fut toute ma joie de les dénicher et de déterminer approximativement la date de leur construction*<sup>38</sup>. Naturellement, il fallait quelque chose comme un guide, une documentation. Il achète donc les *Promenades pittoresques en Touraine* de l'abbé Casimir Chevalier (Tours, Mame, 1869), ouvrage illustré qu'il compte offrir à son épouse, en vue d'une découverte de la région à deux, une fois la paix revenue.

En raison de ses nombreux déplacements dans le département, liés à sa fonction et à son violon d'Ingres, le général Hartmann était peut-être le militaire ayant côtoyé la population tourangelle de plus près que tous les autres. Il ne mentionne aucune rencontre désagréable, aucun incident déplaisant qu'il aurait vécu personnellement, bien au contraire ! Le 10 février, il écrit : *La population ne montre aucune hostilité*<sup>39</sup>. Même à Bléré qui avait subi une expédition punitive le 25 janvier<sup>40</sup>, sa présence ne provoque aucun mouvement inquiétant. C'est vendredi 17 février, jour de marché : *Des centaines de personnes entouraient la place où j'avais rassemblé la troupe. Après, elles rentraient chez elles, empruntant les mêmes rues que nous. Pas la moindre manifestation d'insolence ne se produisit. On ne voyait aucun homme soûl. Tout le monde portait des vêtements propres et seyants, et on voyait les plus jolies jeunes filles et femmes. On est salué ici davantage qu'à Dantzig*<sup>41</sup> !

Son opinion ne variera absolument pas. Il la précise seulement vers la fin de son séjour : *Les habitants de la Touraine sont un peuple extrêmement*

---

37. *Ibid.*, p. 158.

38. *Ibid.*, p. 156.

39. *Ibid.*, p. 149.

40. C. Chevalier, *op. cit.*, p. 268.

41. J. von Hartmann, p. 152.

*aimable. Nous sommes salués partout, et lorsque nous demandons notre chemin, il y a tout de suite foule, hommes et femmes sont prêts à nous renseigner de la façon la plus affable et la plus volubile. Et les gens ici sont beaux, plus beaux que j'en ai trouvé dans d'autres parties de la France*<sup>42</sup>.

Nous pouvons supposer que le général Hartmann, à l'aise en français, avait le sens du contact. Quand il quittera la Touraine, sa première étape sera Blois où l'évêque l'accueillera *de la manière la plus aimable et cordiale* dans son palais.

Sur le chemin du retour, Hartmann ne le sait pas encore : il sera nommé gouverneur de Strasbourg, poste qu'il occupera de 1871 à 1875. Il meurt à l'âge de soixante-et-un ans d'une « maladie cérébrale. » Nous ignorons s'il a revu sa Touraine bien-aimée.

À la lumière des documents et témoignages que nous avons analysés, il faut admettre une première conclusion : le schéma, imposé par une tradition bien-pensante, qui veut que l'ennemi fût grossier, brutal et voleur à qui le civil français a opposé systématiquement une résistance active et passive, ne tient pas. Guerre et occupation furent un désastre indicible, la perte de vies humaines et les dommages matériels causés par le vol, le pillage et le vandalisme chez les particuliers, les dépenses extraordinaires des communes et de l'État en témoignent. Cette guerre a particulièrement éprouvé la population civile dans les campagnes.

Il serait aisé de multiplier les exemples démontrant que l'ennemi a été bien accueilli à la table familiale, et ce en temps de guerre. Le bon traitement ne s'arrête pas là : on le fait dormir dans un lit à la garniture en soie, ce qui est arrivé par deux fois au fusilier Sander<sup>43</sup> et une fois au capitaine Knauer, à Blois, chez un colonel à la retraite, le marquis de Monpezat<sup>44</sup>. Le volontaire Hügelmeyer bénéficie d'un *lit somptueux* chez Mme Pottier, rue Nationale, à Château-du-Loir<sup>45</sup>. Le sous-officier Legewitt souffre d'un début de jaunisse à Beaumont-Pied-de-Bœuf (Sarthe). Lorsque ses hôtes s'aperçoivent à quel

---

42. *Ibid.*, p. 159.

43. Karl Sander. *Bergische Jonges. Ernste une heitere Erlebnisse aus dem Feldzug 1870-1871 im X. Armeekorps*. Elberfeld, 1914, p. 114 s. et p. 174.

44. Johanna von Knauer. *Ed. : Zum hundertjährigen Bestehen des Feldartillerie-Regiments von Schamhorst (I. Hannoversches) Nr 10*. Hannover-Leipzig, 1903, p. 55.

45. Hügelmeyer, *op. cit.*, p. 282.

point il est malade, ils lui octroient un des deux lits à baldaquin ; la famille, elle, passe la nuit assise devant la cheminée<sup>46</sup>.

L'attitude positive face à l'ennemi, personne ne s'en vante, personne ne le signale. Mgr Chevalier ne pouvait recueillir aussi des témoignages d'une occupation qui s'était « bien passée ». Personne n'aurait avoué qu'il avait reçu l'ennemi à bras ouverts ou presque. Ce fait inavouable le restera, le terme de collaboration n'était pas né, il n'est pas convenable de l'utiliser.

Avant de terminer, je voudrais ajouter quelques mots sur *La Mémoire et la Commémoration* : en Indre-et-Loire, outre les monuments imposants sur la voie publique, tel celui situé à Tours devant la Loire au niveau du pont de fil<sup>47</sup>, le monument aux Morts à Monnaie, et bien d'autres encore sur les places des communes et dans les cimetières, les diverses croix bien visibles, comme celle de la Gaubertelle ou plus discrètes, la Croix *des Prussiens* à Sepmes par exemple, il existe de multiples sépultures dans les cimetières d'Indre-et-Loire, plus ou moins bien entretenues. Les noms y sont parfois à peine lisibles, sans prénoms. Tantôt le nom apparaît avec le ou les initiales du prénom, le lieu de naissance, l'unité, les date et lieu du décès, l'origine géographique. Le grade n'apparaît pas non plus systématiquement. Tous les renseignements ne sont jamais réunis. Au cimetière d'Amboise, la tombe militaire est assez bien conservée malgré les taches indélébiles sur la pierre. On y lit sur le socle :

ICI REPOSENT 13 SOLDATS FRANÇAIS ET 3 SOLDATS ALLEMANDS  
1870-1871

HIER RUHEN 13 FRANZÖSISCHE SOLDATEN UND 3 DEUTSCHE SOLDATEN

À LA MEMOIRE DE CEUX QUI SONT TOMBES  
LORS DU CONFLIT FRANCO ALLEMAND DE 1870

Le macaron du Souvenir Français apparaît en bas, à droite de l'inscription.

---

46. Legewitt, *op. cit.*, p. 74.

47. Initialement érigé sur la place du Chardonnet à Tours, le monument a été déplacé en 1969 et réédifié à l'entrée du pont de Saint-Symphorien. On peut y lire sur le socle l'inscription suivante : « CE MONUMENT ÉLEVÉ PAR SOUSCRIPTION PUBLIQUE A ÉTÉ INAUGURÉ LE 12 JUILLET 1914. HONNEUR AUX MORTS DE 1870-1871 ». Depuis les années 1970, le soldat se tient donc dos à la Loire !

Plusieurs tombes isolées, ne sont plus entretenues comme il se devrait, recouvertes de marques noires, de salpêtre et de mousses. Certaines sont dans un état d'abandon, comme la sépulture privée du docteur en médecine Ottocar Liebener, mort à Larçay le 22 février 1871, où il repose dans le cimetière de cette commune. La tombe sera relevée en janvier 2012 d'après notre enquête auprès des services de la mairie de Larçay. Ottocar Liebener, décédé à l'âge de 27 ans, avait soutenu sa thèse de médecine chirurgicale à la Faculté de Médecine de la Friedrichs-Universität de Halle-Wittenberg, le 30 mai 1870.

Enfin, rappelons les points suivants :

1. Tours fut le siège du gouvernement de la République ;
2. le département a mis sur pied un régiment, le 88<sup>e</sup> et cinq compagnies de Francs-tireurs, d'autres unités ont combattu dans l'armée impériale, le 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, le 1<sup>er</sup> régiment de dragons et le Corps de Cathelineau<sup>48</sup>. Combien y a-t-il eu de civils parmi ces morts ?
3. combien d'engagés volontaires dans cette guerre meurtrière ?
4. l'occupation dura six semaines (19 janvier-9 mars environ) avec le siège de la 2<sup>e</sup> armée du Prince Frédéric Charles, quartier général du XX<sup>e</sup> Corps. Bien que l'Indre-et-Loire ne connût pas de grandes batailles, des milliers de blessés y affluèrent ;
5. le département fut livré à l'ennemi, il ne s'y attendait pas ;
6. des combats s'y sont déroulés, pas majeurs, certes ; cependant, le nombre de morts recensés officiellement et ensevelis dans le département n'est pas une quantité négligeable : **830**, selon le ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, même s'il n'atteint pas le chiffre des départements limitrophes plus touchés, la Sarthe, par exemple ou le Maine-et-Loire. Mais ce n'est pas parce que les batailles les plus sanglantes se sont déroulées en dehors de notre département qu'il faut rayer cette guerre de la mémoire collective.

C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons jugé utile d'ajouter dans notre ouvrage un *index* de tous les noms des soldats morts au combat, gravés sur les monuments aux morts dans les cimetières ou sur la voie publique, ou alors l'emplacement de leur sépulture en Touraine.

---

48. V. R. Aubin, *La Touraine pendant la guerre 1870-1871*. 1<sup>re</sup> partie : Tablettes chronologiques. Lille, 1902, p. 101.